

dossier



« Congo: le temps colonial » ambitions d'une exposition

Le Congo est festif, convivial, victime, dépendant, bref pas sérieux. « Congo: le temps colonial » tente de sortir des clichés et de présenter une histoire adulte de la colonisation. Tableaux d'une exposition.

Jean-Luc Vellut

À première vue, le Congo n'est pas une terre inconnue en Belgique. Il est présent dans les souvenirs, les images, les bibelots mêmes qui meublent l'univers domestique de nombreux foyers. Comme autant de chromos, les vieux manuels scolaires, les monuments « aux héros coloniaux », des nostalgies diverses évoquent un Congo du passé. Le Congo d'aujourd'hui est aussi présent par sa diaspora, les quartiers des villes qu'elle marque davantage, la part qu'il prend dans la vie

quotidienne du travail et des loisirs. Le Congo est enfin associé à l'« humanitaire », domaine de choix pour bonnes œuvres. On l'a compris, en Belgique, le Congo est festif, convivial, victime, dépendant: il n'est pas sérieux.

L'exposition « Congo: le temps colonial » ne tourne pas le dos à ces images d'Épinal, elle les prend en compte, mais elle les traite à leur place, c'est-à-dire comme des raccourcis de l'histoire, parfois pitto-

resques, souvent « engagés » dans un sens ou dans l'autre, mais toujours déformés et servant avant tout des aprioris européens. L'ambition du projet est de sortir de cet âge infantile et d'aborder l'histoire du Congo comme une histoire adulte: on ambitionne de regagner en lucidité ce qu'on perd en exotisme. Le Congo y apparaîtra comme inscrit dans l'histoire ancienne (et non « précoloniale ») d'une région qui aurait pu connaître d'autres issues que la colonisation. Celle-ci est venue brusquement, imprévue, amarrant l'Afrique plus étroitement que jamais aux périphéries de l'économie mondiale. Surgie sans prévenir, la colonisation s'est tout aussi rapidement évanouie, laissant des traces profondes, mais dans une histoire qui reprend son propre cours.

Le temps colonial, comme une période de transition accélérée, s'étendant sur trois générations, tel est l'objet de l'exposition que Tervuren a mise en chantier. Les acteurs de cette époque brève et intense représentent un condensé de ce cosmopolitisme qui accompagne les vagues de mondialisation. Celle-ci fut une marque majeure du xx^e siècle: en Afrique centrale, comme jamais auparavant, les « tribus » ont coexisté, elles se sont retrouvées dans les mêmes centres, dans les mêmes entreprises, elles ont cherché à communiquer à travers des langues communes, à partager les mêmes cultes. « Tribus noires », Kongo, Luba, « Bangala », Zande, mais aussi « tribus blanches », Belges, Portugais, Italiens, Scandinaves, Grecs, ont mené des vies partagées et pourtant séparées, suivant les modèles

légés par les sociétés anciennes. Le « temps colonial » est aussi bien celui des cosmopolitismes que celui des hiérarchies et des barrières.

Comme tout parcours historique, le temps colonial du Congo possède ses temps forts, identifiables et appuyés sur un socle de données objectives. Il charrie aussi ses mythes et légendes. Et d'abord il est placé sous le signe d'un « héros fondateur »: sans Léopold II, il n'y aurait pas de Congo, pas de musée de Tervuren organisant ce projet. Mais sans lui, dans le climat de course à l'Afrique de la fin du xix^e siècle, sans doute la région aurait-elle connu un autre « temps colonial ».

L'ombre de Léopold II rappelle que l'histoire s'incarne dans des individus. L'exposition y sera sensible. Une attention particulière parcourt, en effet, toutes les sections, celle de donner des noms et des visages à des personnes dont la vie a été modelée par le temps colonial, mais qui aussi lui ont donné son caractère.

Une introduction rappelle l'existence d'une histoire ancienne, autonome, et dont l'horizon était indéterminé, et situe le lieu de l'action en Afrique (et non en Belgique). Ensuite, quelques grandes sections thématiques passent en revue, de manière nécessairement sélective, les tendances de fond du temps colonial.

Un premier thème est celui de la construction d'un État, d'une structure cohérente à l'intérieur de frontières à définir, et de la mise en place d'un quadrillage de centres de pouvoir parmi lesquels les missions religieuses eurent leur place.

Une deuxième section est consacrée aux domaines de la production, des échanges, des « transactions » : le thème dominant y est celui de la succession de deux âges, celui de la collecte hâtive des produits naturels, dans un climat de recherche du profit spéculatif, suivi, dans le plus long terme, par la recherche du rendement, de la productivité, de l'efficacité.

Chacune de ces deux premières sections aborde un autre grand thème de ce xx^e siècle qui fut celui des grands traumatismes collectifs, ceux des guerres mondiales, des exterminations, de la brutalisation de masse. L'Afrique n'a pas échappé à ce chancre universel et l'exposition ne fera pas le silence sur ces pages douloureuses. Ce sera le lieu d'évoquer non seulement la violence et d'en faire un inventaire objectif, mais de montrer aussi la fascination qu'elle exerça sur l'Occident. En témoignent les images sensationnelles qui ont accompagné toute l'histoire moderne de l'Afrique, depuis les campagnes antiesclavagistes de Livingstone et Lavigerie jusqu'aux dénonciations des violences de la course à l'ivoire et au caoutchouc. Les brutalités massives de la région des Grands Lacs débordent sur le Congo, mais cette fois les indignations paraissent plus sélectives.

Le troisième ensemble est centré sur les rencontres entre univers différents, les découvertes mutuelles, dans le climat général d'un messianisme occidental qui cherchait à répandre des vues universalistes, mais qui devait composer avec des substrats anciens. Pour les Africains,

comme pour les Européens, cette recherche de ponts entre traditions diverses fut un défi majeur du « temps colonial ». Les regards artistiques portés de part et d'autre permettent d'évoquer un mouvement d'explorations réciproques.

Une quatrième section est consacrée aux mises en scène, aux représentations du temps colonial. Le musée de Tervuren lui-même, gardien de ce qui peut être considéré comme un patrimoine de l'humanité, fut aussi un haut lieu des représentations coloniales. Ici encore rôde l'ombre du roi fondateur.

Cette section débute par un parcours des présentations de l'Afrique par le musée colonial. Elle se termine sur le contraste entre deux dynamiques simultanées et pourtant divergentes : tandis qu'à Bruxelles, participant à l'ivresse technocratique de l'Exposition universelle de 1958, le monde colonial donnait de lui-même une vue triomphaliste, un Congo nouveau naissait, entraîné par le monde des « évolués ».

Un passage étroit, éclairé par la musique nouvelle qui fut celle de « Congo ya Sika », le Congo nouveau, mène à la dernière section, celle de l'Indépendance. Un bref parcours des moments saillants de cette nouvelle époque laisse une place spéciale à ce chapitre postcolonial qu'écrivit la coopération belge. On en a surtout retenu deux grands chapitres, celui de la médecine et celui de l'enseignement, menant plus loin des moments forts de l'époque précédente.

Cette section sera aussi celle de bilans, de voix multiples interprétant, sous forme de témoignages enregistrés, des vues sur le passé et débouchant « vers l'avenir ». « Cœur des ténèbres »? « Colonie modèle »? La figure du Boula-Matari, briseur d'obstacles, ou celle du supérieur qui « domine pour servir »? Comme pour tout autre temps de l'histoire, il n'existe pas *un* bilan de la page coloniale dans l'histoire du Congo. Celle-ci est particulièrement incertaine. Entamée dans l'ivresse d'une construction d'avant-garde, la fondation de l'État fut bientôt déviée et, un moment, elle reprit à son compte un double héritage de brutalités, celui des trafiquants d'esclaves et celui des conquistadors de tous les temps.

Léopold II lui-même, lors de l'annexion du Congo par la Belgique, s'est dit convaincu que « le temps, tel un fleuve emportant en ses eaux le limon fangeux de ses bas-fonds, emporterait les mensonges forgés par la haine politique, et que l'histoire serait la vengeresse de l'État (du Congo) et de son gouvernement ». Dans la poursuite orgueilleuse d'une construction coloniale modèle, le régime belge au Congo fut tout aussi pénétré de la pérennité de son œuvre.

Face à cette grande question des bilans de l'histoire, l'exposition laissera chacun devant son jugement et ses responsabilités.

7 juin 2004

Information : <www.africamuseum.be/agenda/expo2005>.